

Dossier éducatif

Le monde comme il va

Exposition du 20 mars au 2 septembre 2024

Bourse
de Commerce
Pinault
Collection

Bienvenue à la Bourse de Commerce – Pinault Collection,

inaugurée le 22 mai 2021, un musée où s'expose la collection constituée par François Pinault depuis plus de cinquante ans. Pour donner à voir et à comprendre l'art de notre temps, à travers le regard du collectionneur, la Bourse de Commerce – Pinault Collection présente des expositions, des événements, des performances, des conférences, des projections... Il y a toujours quelque chose à voir, à entendre, et cela tout au long de l'année.

La Bourse de Commerce propose, pour tous les publics des parcours, des documents pédagogiques, une application d'aide à la visite gratuite et sans téléchargement, et l'attention bienveillante de médiateurs-conférenciers présents dans le musée.

Les visites et ateliers mis en place pour les groupes dans un cadre éducatif (scolaires et périscolaires, étudiants, champ social et accessibilité) reposent sur l'expérience des œuvres et le partage de la pluralité des regards et des discours.

Quelle que soit votre structure, vous êtes les bienvenus pour une exploration de la Bourse de Commerce et des expositions de Pinault Collection, accompagnés par notre équipe de médiation ou lors d'une visite autonome dont le parcours sera conduit par vos soins.

La Bourse de Commerce est heureuse de vous présenter sa nouvelle exposition intitulée « Le monde comme il va ». Se déployant dans tous les espaces du bâtiment, elle réunit une vaste sélection d'œuvres principalement réalisées entre les années 1980 et aujourd'hui, et dont les thématiques résonnent avec notre époque.

Sommaire

01.	Explorer la Bourse de Commerce accompagnés par un médiateur culturel	04
	Les visites guidées « éducation »	04
	Les ateliers « éducation »	05
02.	Guider son groupe en toute liberté	06
	Le monde comme miroir	07
	Le monde comme altérité	10
	Le monde comme cirque	13
	Le monde comme spectacle et simulacre	16
	Le monde comme violence	18
	Histoire de l'art et échos du monde	21
03.	Biographies	26
04.	Ressources pédagogiques	31
	Les ressources en ligne	31
	Les outils de médiation digitale	31
05.	Nous avons hâte de vous accueillir	33
	Informations pratiques	33
	Les tarifs des groupes « éducation »	34
	Venir au musée	35

01. Explorer la Bourse de Commerce accompagnés par un médiateur culturel

LES VISITES GUIDÉES «ÉDUCATION»

Les grandes thématiques traversant les expositions sont abordées par les médiateurs-conférenciers lors de visites guidées favorisant une participation active du groupe.

Les médiateurs-conférenciers s'appuient sur les œuvres exposées pour engager des discussions, enclencher des expérimentations collectives, éduquer le regard et libérer la prise de parole. Ces visites sont aussi le moyen de se familiariser avec des éléments fondamentaux de l'histoire de l'art, de ses termes, sujets et des mouvements historiques.

D'une durée de 1h15, elles s'adressent aux publics du champ scolaire ou étudiant comme aux groupes du champ social ou en situation de handicap. Conçues en regard des objectifs pédagogiques de l'Éducation nationale, elles peuvent être adaptées à chaque niveau et à chaque classe d'âge, depuis la maternelle (3-6 ans), la primaire (6-11 ans), le collège (11-14 ans), le lycée (15-18 ans) jusqu'à l'enseignement supérieur.

L'Archi-visite Vue de l'extérieur, dessinant un cercle parfait, unique dans le paysage parisien, la Bourse de Commerce est un «ovni architectural». Décollage immédiat: cette visite vous propose un étonnant voyage à travers les cinq siècles d'histoire et de transformations architecturales du bâtiment. Découvrez «le palais de la reine», «le garde-manger de la ville», «le magasin mondial», «le musée d'art contemporain» et observez tous les éléments qui composent cette architecture singulière.

Le Tour des expositions Peintures, sculptures, vidéos, photographies, installations sonores et visuelles: s'intéressant aux œuvres qui font déjà l'histoire de l'art contemporain comme aux artistes les plus émergents, la Collection Pinault offre un regard sur l'art de notre temps. Cette visite guidée vous invite à faire le tour des expositions du moment et vous propose, en pratiquant l'observation active, de partager votre expérience face aux œuvres.

On est où? D'où viennent les œuvres d'art? Qui choisit de les exposer? Comment les installe-t-on? Qu'est-ce qu'un cartel? Une visite pour répondre à toutes ces questions et entrevoir le fonctionnement d'un musée.

La visite contée (3-5 ans) «Le monde à l'envers!» Découvrez l'histoire de Flip et Flap, deux amis que tout oppose: l'un marche à reculons, tandis que l'autre suit la voie habituelle, à l'endroit. Mais qui détient la clé du bon sens? Pour le savoir, ils partent à l'aventure et explorent un musée aux mille reflets. Ils réalisent alors que le monde peut se révéler à la fois à l'envers... et à l'endroit: quelle que soit la perspective, l'essentiel est de le voir sous tous ses angles.

LES ATELIERS «ÉDUCATION»

Conçus en lien avec les expositions, les ateliers invitent les jeunes visiteurs à explorer la création contemporaine par le regard et la pratique.

D'une durée de 1h30, ces ateliers s'adressent aux groupes d'enfants de 6 à 12 ans, du champ scolaire comme du champ social et de l'accessibilité.

L'atelier «Archi» « L'archi donne le tournis »

(1h30)

Cet atelier propose aux enfants de découvrir l'architecture de la Bourse de Commerce à travers leurs sensations physiques, sonores ou visuelles. Après une visite ludique abordant le bâtiment sous le prisme de leurs ressentis et de leurs émotions, les enfants réaliseront une petite maquette comme une boîte à trésors ou à souvenirs, donnant forme à leur expérience au musée.

L'atelier «Expo»

(1h30)

Conçu avec un artiste de la Collection Pinault, cet atelier propose aux enfants d'expérimenter les pratiques artistiques présentées dans les expositions : pliage, collage, photo, récupération, peinture... Ils apprennent à se servir de leurs dix doigts en s'appropriant les techniques créatives et innovantes des artistes contemporains.

02. Guider son groupe en toute liberté

Visitez aussi la Bourse de Commerce — Pinault Collection en autonomie avec vos groupes. Retrouvez les grandes thématiques traversant l'exposition « Le monde comme il va » ainsi que des ressources pédagogiques et les biographies d'artistes afin de vous permettre de préparer au mieux votre visite.

La collection d'art contemporain de François Pinault, remarquable par son étendue et sa diversité, est composée d'œuvres qui parlent de notre temps, qui interrogent la société, qui sondent notre histoire. C'est bien cette épaisseur historique qu'entend mettre en relief l'exposition « Le monde comme il va » qui repose uniquement sur les œuvres de la Collection en présentant une sélection d'une centaine d'œuvres, exposées pour la première fois pour la moitié d'entre elles.

Cette exposition s'inscrit dans une actualité troublée et un monde inquiet: tout comme « Avant l'orage » (de février à septembre 2023) enregistrait l'impact de l'homme sur la nature et invitait à repenser notre rapport au vivant, « Le monde comme il va » propose un corpus ancré entre les années 1980 et les années 2020, qui soulève de multiples questions sociétales, géopolitiques et culturelles.

Les trente artistes présentés sont témoins et acteurs de notre temps. Ce regard, autant que les réflexions des philosophes, historiens, sociologues ou politologues, nous est précieux pour comprendre le contexte dans lequel nous vivons et l'histoire dont nous héritons. Les artistes, sismographes de leur époque et parfois prophètes, nous aident à prendre conscience.

« Le monde comme il va » emprunte son titre à l'un des contes philosophiques de Voltaire dans lequel un dénommé Babouc est envoyé sur Terre par le génie Iturriel pour observer et juger les comportements des habitants de la cité de Persépolis, où semblent régner les excès et l'immoralité. Du compte-rendu de Babouc dépend le sort de la capitale des Perses: les hommes méritent-ils d'exister? Ou faut-il détruire Persépolis pour que naisse une civilisation meilleure? À travers ce récit, c'est le 18^e siècle qu'ausculte son auteur: il sert aujourd'hui à éclairer le parcours de cet accrochage, dont les œuvres entraînent le visiteur dans le mouvement de cette sphère qui tourne, bon gré mal gré.

Les œuvres retenues illustrent des moments singuliers de notre histoire contemporaine ainsi que des moments-clefs de l'histoire de l'art; certaines ont d'ores et déjà remarquablement résisté aux changements de regard et de goût inhérents au cours du temps.

Ces œuvres sont donc des repères de notre monde et l'expression d'une collection engagée.

Le monde comme miroir



Simulation de l'installation *To Breathe – Constellation* de Kimsooja dans la Rotonde de la Bourse de Commerce.
© Kimsooja / ADAGP, Paris, 2024.
© Pinault Collection.

KIMSOOJA, *To Breathe – Constellation*, 2023

Comment appelle-t-on une œuvre qui remplit un espace et qui s'expérimente avec le corps? Quels effets produit le sol transformé en miroir? Comment le bâtiment de la Bourse de Commerce et les visiteurs se rencontrent à la surface de ce matériau? Le miroir, installé au sol, reflète la toile marouflée et la gigantesque coupole: entre espace renversé et ciel absorbé, que peut bien vouloir dire l'artiste?



Liu Wei, *Library III* (détail), 2012. Livres, bois, fer, 3 éléments.
Pinault Collection. © Liu Wei.

LIU WEI, *Library III*, 2012

De quel matériau ou objet sont faites ces villes modernes qui sont présentées en déséquilibre, vacillant sous nos yeux et prêtes à chuter? Le titre donne un indice... Ces trois sculptures représentent des mégapoles que l'artiste a pourtant choisi de miniaturiser: comment agit l'échelle de ces villes sur le visiteur ?

La toile marouflée qui orne le bandeau de la coupole de la Bourse de Commerce donne une vision du monde en 1889, des échanges commerciaux et des relations entre une Europe impérialiste et le reste du globe. Si elle n'est plus d'actualité, cette lecture panoramique a inspiré l'artiste sud-coréenne Kimsooja qui a souhaité intégrer l'édifice dans son intervention plastique, tout en ouvrant symboliquement sur le monde. Faisant de son corps le curseur de ses œuvres, et de son déplacement dans l'espace le matériau, elle a choisi ici de redoubler les lignes de la verrière et la profondeur de la voûte céleste en créant une inversion des repères: le ciel se retrouve sous nos pieds et le corps de chaque visiteur devient comme un *axis mundi*, le trait d'union entre le ciel et la terre. En transformant le sol de la Rotonde en miroir, c'est tout l'univers qui soudain bascule, les repères qui sont à recréer. *To Breathe – Constellation* (2023) nous parle de frontières abolies, d'identité, d'exil.

À l'inverse, *Library III* (2012) de Liu Wei est une réduction des mégapoles aux architectures galopantes qui se développent sur tous les continents: si l'artiste part de son expérience de la Chine moderne, il fait de ces buildings à l'aspect minéral l'inquiétant archétype de notre modernité dérégulée. Ces villes qui semblent avoir été érigées sur des strates géologiques, avant de sombrer dans un déséquilibre et une chute inévitable, sont en réalité faites de papier de livres.

Tandis que le miroir de Kimsooja invite à élargir notre monde, à faire entrer l'infini dans la Rotonde, les villes miniatures de Liu Wei condensent le mal-être de notre temps, celui des sociétés capitalistes et libérales. Le monde vacille. Mais ne peut-on voir dans cette accumulation de livres (des manuels scolaires) une forme d'espoir, la foi dans la pensée et le savoir? Le livre est un monde en soi, un accès à l'imaginaire, vers d'autres possibles. Un objet délimité capable de contenir l'infini. Le miroir de Kimsooja absorbe ce qui l'entoure, concentre le monde et le redéploie en lui conférant une dimension illimitée.

Ces deux œuvres nous montrent un monde en mouvement, en déplacement, ou sur le point de basculer et de s'effondrer, qui se réfléchit et se transforme. Instrument de précision apparu au 15^e siècle, le miroir revêt, dans l'histoire de la peinture, une fonction symbolique: il rappelle la vanité des hommes, le caractère éphémère de toute chose.



Jeff Koons, *Moon (Light Blue)*, 1995-2000. Acier inoxydable au poli miroir avec revêtement transparent coloré. Pinault Collection. © Jeff Koons.



Damien Hirst, *The Fragile Truth* (détail), 1997-1998. Verre, acier inoxydable et boîtes de médicaments. Pinault Collection. © Damien Hirst and Science Ltd. Tous droits réservés.

Sous son air de plaisanterie innocente, *Moon (Light Blue)* (1995-2000) de l'Étatsunien Jeff Koons joue de la vacuité de l'existence: ce ballon devenu miroir, évoquant d'abord les fêtes foraines et le divertissement, semble représenter l'inconsistance de nos plaisirs terrestres. Il en va un peu de même de *The Fragile Truth* (1997-1999) de Damien Hirst: derrière les vitrines d'un grand meuble à pharmacie sont disposés des boîtes de médicaments et des flacons qui trahissent l'angoisse de la maladie et de la mort et qui, comme un autre reflet, nous renvoient à notre vanité. Même la science, la médecine comme l'industrie pharmaceutique, ne sauraient nous soustraire à notre condition. C'est devant un *memento mori* d'un nouveau genre que nous place l'artiste britannique.

Le monde comme altérité



Cindy Sherman, *Untitled #574*, 2016. Tirage par sublimation thermique sur métal. Pinault Collection. Courtesy de l'artiste et de Hauser & Wirth.

Cindy SHERMAN, *Untitled #574*, 2016

Quel type de photographie regardons-nous: portrait, auto-portrait? Quelle différence? Est-ce toujours ici la même personne photographiée? Quels sont les indices qui permettraient de dater ces photographies? L'image photographique est-elle garante de vérité?



Salman Toor, *Two Citizens*, 2023. Huile sur toile. Pinault Collection. © Salman Toor. Courtesy Salman Toor; Luhring Augustine, New York.

Salman TOOR, *Two Citizens*, 2023

Qui sont ces deux étranges personnages, à moitié nus, l'un présentant un nez de clown, tous deux se tenant par la main au premier plan d'un fond indéterminé? Que ressent-on devant cette peinture aux touches très visibles et appuyées? Le titre est très générique, que peut-on en penser? Que signifient les drapeaux sans couleurs qu'ils tiennent de leur main libre?

Le mythe de Narcisse évoque l'insatiable quête de l'Autre, âme sœur ou double de soi, et nous renvoie aux questionnements de l'identité, auxquels la surface lisse du miroir n'apporte pas toutes les réponses.

Le travail de perpétuel travestissement de la photographe et performeuse Cindy Sherman ne cesse de confirmer que l'identité est plurielle, éclatée en mille facettes, toutes différentes, et à la fois toutes contenues dans le miroir. Selon la célèbre formule du poète français Arthur Rimbaud, « je est un autre »: nous sommes un et plusieurs, et à la fois le reflet de notre environnement, tour à tour personne et personnage (ces deux noms ayant pour étymologie latine *persona*, « le masque »).

Cindy Sherman prête ainsi son corps et son visage à cette expérience de l'altérité et de l'archétype féminin dicté par la société, par la mode. Dans cette série de 2016, l'artiste incarne une vedette du cinéma des années 1930 comme en attestent divers éléments de mode portés: la coupe à la garçonne, les accroche-cœurs, la ligne

des sourcils à la manière de l'actrice Marlene Dietrich, les bijoux (sautoir, manchettes) et, bien sûr, le turban et les robes rappelant les créations du couturier Paul Poiret. Cindy Sherman joue le rôle de cette femme indépendante, libérée, chic et moderne telle que la rêvaient les années Art Déco. Ces portraits (ou autoportraits?) nous échappent pourtant, le regard de leur modèle ne croise pas le nôtre : tout dans cette image nous semble se passer ailleurs, ailleurs dans le temps et dans l'espace. Sujet et paysage en arrière-plan ne semblent pas adhérer, il y a un décalage qui invite à ne pas nous fier à l'image. Comme le déclarait William Shakespeare, « le monde entier est un théâtre, Et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. Et notre vie durant nous jouons plusieurs rôles. »

Les *Two Citizens* (2023) de Salman Toor ont un air quelque peu bouffon, mal assortis sur ce fond uni et dépeint en larges touches : sexes nus, chemises ouvertes, ces deux personnages tiennent d'une main un drapeau sans couleurs, tandis qu'ils se montrent unis de l'autre. De quel pays sont-ils citoyens? Leur accoutrement, comme le décor exécuté hâtivement et la facture peu travaillée de la toile, dénotent la situation inadaptée de ces deux-là. Le nez rouge vient renforcer cette idée d'une « vie en marge ». Cependant, c'est sur le devant de la scène qu'ils exhibent leur lien intime, leurs figures de clowns tristes.



Martin Kippenberger, *Martin, ab in die Ecke und schäm dich*, 1989. Bois, métal, styromousse, caoutchouc, mousse, fer et vêtements. Pinault Collection. © Estate of Martin Kippenberger, Galerie Gisela Capitain, Cologne.



Kiki Kogelnik, *Untitled (Sea Monster)*, 1974. Céramique émaillée. Pinault Collection. © Kiki Kogelnik Foundation. Tous droits réservés.

La société impose de nombreux carcans et prédispose l'individu dans la construction de son identité (familiale, sexuelle, etc.). Les visages énigmatiques mis en scène par Pol Taburet outrepassent le réel et nous plongent dans un univers cauchemardesque où les repères identitaires ont explosé. *Toys and a knife* (2022) reprend l'inquiétante étrangeté de la *Fascination* (1939) du peintre Victor Brauner, avec sa table à queue de loup et aux testicules visibles, à laquelle préside une femme-cygne : ici, la tête et la queue de l'animal surréaliste ont été remplacées par des *sextoys* menaçants, tandis qu'un couteau traîne sur ce lit-table. Trois personnages fantomatiques, aux visages noirs, se dressent au premier plan, encapuchonnés dans leurs sweats colorés et arborant un sourire aux *grillz* clinquants (bijoux dentaires popularisés par les rappeurs). L'Autre ici a quelque chose de résolument effrayant. *Jo* (2023) nous fait assister à une scène dérangeante : sur fond de bandes monochromes, une main surgit de l'obscurité d'une ouverture et saisit par l'épaule un personnage dont on ne voit que le haut du corps et le visage, dont la bouche entrouverte laisse échapper un cri.

Si Pol Taburet nous confronte à une maltraitance, Martin Kippenberger est mis au coin par lui-même en se représentant puni pour son alcoolisme notoire et ses provocations, dans un angle, dos au visiteur (*Martin, ab in die Ecke und schäm dich* (« Martin, va au coin et honte sur toi »), 1989). Ces deux œuvres parlent de dynamique de pouvoir entre les êtres, du regard jugeant et humiliant que peut subir un individu. À l'inverse, des identités fortes voire hybrides (*R=R*, 1975) ou carrément monstrueuses (*Sea Monster*, 1974) peuvent s'affirmer, notamment face à la domination masculine, comme le montrent les œuvres de l'Autrichienne Kiki Kogelnik.

Le monde comme cirque



Sigmar Polke, *Zirkusfiguren (Figures de cirque)*, 2005.
Acrylique, résine artificielle et craie sur tissu.
Pinault Collection.
© Sigmar Polke / ADAGP, Paris, 2024.

Sigmar POLKE, *Zirkusfiguren (Figures de cirque)*, 2005

Comment Sigmar Polke met en scène l'univers du cirque et que dit la technique utilisée pour traiter ce sujet? Que peut bien représenter le cirque pour l'artiste?



Sun Yuan & Peng Yu, *Old People's Home*, 2007. 13 sculptures grandeur nature et 13 fauteuils roulants dynamo électriques, dimensions variables. Pinault Collection. Courtesy des artistes et de Galleria Continua.
© Sun Yuan & Peng Yu / ADAGP, Paris, 2024.

SUN Yuan & PENG Yu, *Old People's Home*, 2007

Qui sont ces hommes âgés, en costumes et uniformes, tous en fauteuil roulant? Quelle impression nous font ces sculptures en taille réelle et animées?

Salman Toor s'est représenté avec un nez de clown, Sigmar Polke consacre une œuvre au monde du cirque. Que sous-entendent les artistes quand ils arborent cet attribut immédiatement reconnaissable ou quand ils mettent en scène le cirque? Sigmar Polke tend une toile sur laquelle, par une technique mixte faite de peinture acrylique, résine et craie, il dispose une joyeuse troupe composée d'acrobates, d'animaux et de clowns. C'est le monde du cirque et des forains tant représentés par les peintres modernes (Georges Seurat, Henri de Toulouse-Lautrec, Pablo Picasso, Marc Chagall, Alexander Calder) que fait entrer l'artiste dans cette photographie ancienne choisie pour arrière-plan. D'ailleurs le pointillisme de cette œuvre pourrait être un hommage non dissimulé au *Cirque* (1891) de Georges Seurat.

L'artiste est ce Monsieur Loyal, le maître de cérémonie qui orchestre les spectacles du monde, et qui s'identifie aussi à la vie de bohème de ces figures circassiennes, à leur marginalité. Aucun réalisateur mieux que Federico Fellini n'a mis en scène la vie des forains (*La Strada*, 1954) et le monde du cirque (*I Clowns*, 1970) qui sont un leitmotiv de son œuvre cinématographique. Pour le cinéaste comme pour les peintres du début du 20^e siècle, le cirque est source d'inspiration pour ses couleurs, son spectacle en mouvement, les numéros permissifs des clowns et, surtout, il est à l'image d'un processus créatif qui tout en s'autorisant la plus grande liberté d'expression n'en est pas moins très rigoureux. Bien sûr, représenter le cirque, c'est aussi pour l'artiste regarder la société avec des yeux d'enfant, tantôt amusé tantôt apeuré. Un autre manège se déroule sous nos yeux. C'est l'absurdité qui est à l'œuvre dans *Old People's Home* (2007) de Sun Yuan et Peng Yu: les vieillards en fauteuils roulants électriques dessinent une

chorégraphie où l'accident est tout juste évité ; or, ces personnages séniles, traités de façon hyperréaliste, rappellent curieusement certains dirigeants du monde qui président au conseil de l'ONU. Ces hommes politiques, dictateurs, religieux ne ressemblent pas au ministre du conte de Voltaire, « vieillard courbé sous le poids des années et des affaires, mais encore vif et plein d'esprit » ; au contraire, nos dirigeants, bien que vieux et inadaptés à leurs fonctions, conservent jalousement le pouvoir et conduisent le monde à sa perte. Sun Yuan et Peng Yu rendent visible cette farce dangereuse.



Franz West, *Lemurenköpfe*, 1992. Plâtre, gaze, carton, fer, peinture acrylique, mousse, caoutchouc. Pinault Collection.
© Archiv Franz West, © Estate Franz West.



Martin Kippenberger, *Ohne Titel*, 1996.
De la série «Window Shopping bis 2 Uhr Nachts».
Huile sur toile. Pinault Collection. Courtesy de l'artiste.

L'origine du cirque, qui remonte à l'art de la pantomime dans l'Antiquité romaine, a eu pour jalon historique la *commedia dell'arte*. *Lemurenköpfe* (1992) de Franz West sont de grands masques fantomatiques faits de gaze et de plâtre montés sur des piètements d'acier : ils font autant référence aux spectres des morts tragiquement disparus revenant hanter les vivants dans la civilisation romaine, qu'aux masques grotesques que portaient les acteurs de pantomime puis à ceux, très expressifs, du théâtre ambulant napolitain, que le graveur lorrain Jacques Callot s'est plu à représenter lors de son séjour italien (*Pantalon*, *Scapin*, vers 1618-1619).

Le registre du masque se retrouve chez Martin Kippenberger qui n'hésite pas à se montrer en pantin de bois mais aussi en personnage ridicule, à la tête disproportionnée (« *Window Shopping bis 2 Uhr nachts* » (*lèche-vitrine jusqu'à 2 heures du matin*), 1996). Cette veine comique, si ce n'est satirique, accueille d'emblée le visiteur avec un réverbère tordu, sinueux, auquel semble manquer la figure de Scaramouche, personnage-type, gourmand et ivrogne de *la commedia dell'arte*. Le film de George Sidney, *Scaramouche* (1952), montre un réverbère qui persécute le personnage éponyme à peine a-t-il le dos tourné, à la manière de Guignol et du Gendarme ; le *Petit Prince* (1943) de Saint-Exupéry rencontre, quant à lui, un allumeur de réverbère, qui exécute de façon absurde une consigne qui le contraint à allumer et éteindre le réverbère à chaque minute de la journée, et lui fait dire « la consigne, c'est la consigne ». Le réverbère de Kippenberger qui titube pourrait renvoyer à la solitude des habitants de notre planète et aux excès d'un monde qui ne tourne plus très rond...

Si le cirque est la métaphore existentielle du monde où le désordre engendre la vie et le renouveau, le masque et les caractères qui lui sont associés sont un moyen de le décrypter : nous sommes tous versatiles et duels, tour à tour auguste et clown blanc, Arlequin et Pantalon, bouffons et austères, comiques et despotiques, ce qu'a remarquablement compris et incarné Charlie Chaplin dans *Le Dictateur* (1940), à l'aube de la tragédie du 20^e siècle.

Le monde comme spectacle et simulacre



Maurizio Cattelan, *Untitled*, 1998, polystyrène, résine, coton, cuir. Pinault Collection. © Maurizio Cattelan.

Maurizio CATTELAN, *Sans titre*, 1998

Qui est ce personnage? À quoi est-il reconnaissable? Pour quel mouvement artistique et quelles œuvres est-il particulièrement connu? Pourquoi l'artiste italien Maurizio Cattelan a-t-il décidé d'élever une statue à son effigie?



Jeff Koons, *Balloon Dog (Magenta)*, 1994-2000. Acier inoxydable au poli miroir avec revêtement transparent de couleur. Pinault Collection. Photo: Santi Caleca. Courtesy de l'artiste.

Jeff KOONS, *Balloon Dog (Magenta)*, 1994-2000

Que représente cette sculpture? Pourquoi l'artiste lui a-t-il donné ces dimensions? Quelle est l'autre caractéristique physique de cette sculpture? Qu'est-ce que le kitsch?

Les clowns nous aident à comprendre les lignes de force contradictoires et complémentaires qui sont en jeu dans la société et à regarder le monde comme un spectacle comique et parfois grinçant.

Ce spectacle, depuis les années 1980, a tendance à révéler la mécanique marchande de notre monde. Le Picasso (*Untitled*, 1998) de Maurizio Cattelan, à la manière iconique, donne le ton: bienvenue dans un monde de simulacre, où le plus célèbre artiste du 20^e siècle est transformé en mascotte et prête son nom à une automobile. Ce *star system*, qui n'est autre que la résultante de cette « société du spectacle », très tôt analysée par le théoricien Guy Debord en 1967, convertit aujourd'hui toute production artistique en marchandise. Jeff Koons et Maurizio Cattelan sont les meilleurs représentants de cette tendance décomplexée qui s'assume en jouant des ressorts du système: *Balloon Dog (Magenta)* (1994-2000) fait autant référence aux anniversaires d'enfants qu'aux fêtes foraines, tandis que le chien de Maurizio Cattelan (*Untitled*, 1997) est comme fossilisé, à force d'avoir attendu son maître auquel il apportait son journal. Démesurément gonflé chez l'un, réduit à son squelette chez l'autre, les fidèles compagnons de l'homme semblent traités chez Jeff Koons et chez Maurizio Cattelan comme des accessoires venant colorer et égayer notre solitude.

Cette société des apparences et des illusions va évidemment de pair avec les excès de la consommation: un aspirateur rutilant est élevé en fétiche du confort domestique (Jeff Koons, *New Hoover Convertible*, *New Shelton Wet/Dry 10 Gallon Doubledecker*, 1981), tandis que la plus célèbre des voitures, même accidentée, conserve la pureté de sa ligne et de son aura (Bertrand Lavier, *Dino*, 1993) et semble acquérir, par son entrée au musée, le statut de chef-d'œuvre. Le pop a laissé place au kitsch.

L'objet, quel qu'il soit, est élevé en totem, en monument que célèbre notre société aveuglée par ce qui brille, par la sensation d'aisance, par l'argent et le pouvoir qu'il procure. Pour le philosophe Jean Baudrillard, la consommation est ce qui distingue les sociétés occidentales: loin de le satisfaire, elle soumet l'humain à un nouveau rapport d'objectivation au monde, des relations sociales, du corps, dont le sujet est finalement évincé. Les objets ont envahi notre quotidien, ils forment une nouvelle communauté qui soumet l'humain à l'exigence du cycle infernal production/consommation/destruction. Les objets finissent par nous consommer. Notre monde n'est plus que signes du réel, simulacres.

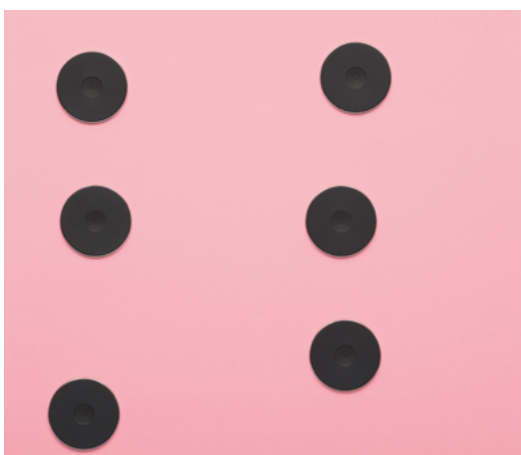
Le monde comme violence



Bertrand Lavier, *Dino*, 1993. Ferrari Dino 308 GT4 accidentée. Pinault Collection. Courtesy de l'artiste.
Photo: Rebecca Fanuele.
© Bertrand Lavier / ADAGP, Paris, 2024.

Bertrand LAVIER, *Dino*, 1993

Pourquoi cette célèbre voiture de luxe est-elle présentée ainsi, accidentée, sur un podium et au musée? Que lui est-il arrivé? Sa présentation change-t-elle son statut? Et que dire du nom qu'elle porte, en hommage à son créateur?



Rosemarie Trockel, *Trauma*, 1992. Fer, poêle émaillée, plaques chauffantes. Pinault Collection.
Courtesy de l'artiste et de Sprüth Magers.
© Rosemarie Trockel / ADAGP, Paris, 2024.

Rosemarie TROCKEL, *Trauma*, 1992

Que représente cette œuvre? Est-ce un tableau, un objet? Pourquoi cette ambiguïté? À quoi peut faire référence cette couleur rose?



Doris Salcedo, *Tabula Rasa VII* (détail), 2018-2020. Bois. Pinault Collection. © Doris Salcedo.

Doris SALCEDO, *Tabula Rasa VII*, 2018-2020

Quelles sortes de traces ou de dommages peut-on observer sur cette table? Peut-on les considérer comme des indices renseignant son histoire?

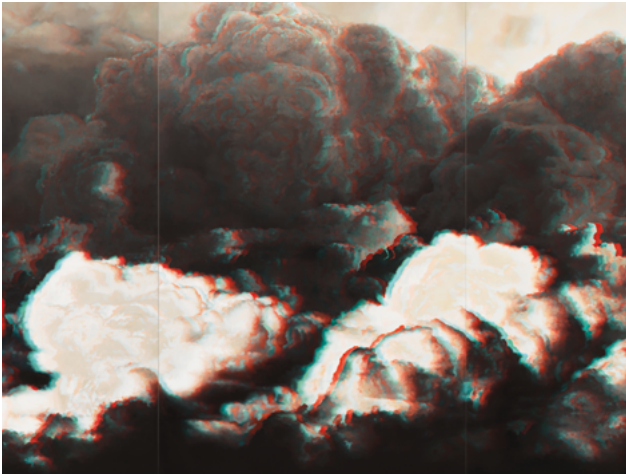
La Ferrari de Bertrand Lavier a manifestement subi un choc qui, certes, n'a fait ni mort ni blessé grave, mais qui contient une forme de violence: cette auto n'est pas compressée comme celles des artistes plasticiens John Chamberlain ou de César, réduites à des morceaux de tôle; elle nous parle néanmoins de vitesse, d'adrénaline et d'accident. L'accident, du latin *accedere*, est « ce qui arrive par hasard », de façon imprévisible. La *Dino* fait partie des « chantiers » de Bertrand Lavier, qui sont des ensembles entamés par l'artiste français dans les années 1980 et qui coexistent les uns avec les autres, mais pouvant être repris à tout moment.

Le monde des humains s'apparente à une série d'accidents, tantôt provoqués, tantôt inévitables. Le choc n'est jamais loin. Dans ces scénarios faits de violence globale et lancinante, émergent des histoires ayant traumatisé les corps et les esprits d'individus exposés aux injustices sociales, aux conflits armés.

Particulièrement vulnérables sont les femmes dont Rosemarie Trockel et Doris Salcedo mettent en scène les conditions d'existence. L'objet, cette fois, est posé sous nos yeux non comme une satire de la société mais comme une incarnation symbolique du corps féminin dans la sphère domestique (Rosemarie Trockel, *Storied*, 1990 ; *Trauma*, 1992), de sa psyché meurtrie après l'expérience du viol (Doris Salcedo, *Tabula Rasa VII*, 2018-2020).

L'artiste américaine Martha Rosler avec sa vidéo *Semiotics of the Kitchen* (1975) a souligné l'asservissement et la violence tacitement contenus dans l'univers de la cuisine ; l'Allemande Rosemarie Trockel choisit de porter l'attention sur une plaque de cuisson qu'elle renverse à la verticale, à la manière des tableaux-pièges, restes de nourriture et de vaisselle fixés tels quels par l'artiste Daniel Spoerri sur une table ou une planche, afin de présenter sans fard un repas et les habitudes de ses consommateurs. Chez Rosemarie Trockel, la plaque est rose et les feux noirs non pas alignés comme le veut l'usage, mais décalés, irrégulièrement agencés. C'est donc une sorte de peinture géométrique faite de points que nous regardons. Le rose, couleur accolée aux petites filles, indique que les tâches domestiques restent la condition des femmes : voici *Trauma* (1992). Dans cette vision genrée du monde, l'artiste introduit délibérément la discordance, façon pour elle d'infiltrer les conventions du réel et de les distordre.

Autre objet universel de l'espace domestique, la table. Doris Salcedo, artiste colombienne, aborde les questions de violence sexuelle, d'identité et de sentiment de soi dans son travail : *Tabula Rasa* (2018-2020) est une table qui a été fracassée et dont les débris de bois ont été remontés afin de reconstituer l'intégrité du meuble et d'en retrouver l'usage. La formule latine *tabula rasa* signifie que l'esprit humain arrive vierge au monde et sera marqué par son expérience ; de sorte que « faire table rase » implique de ne plus considérer ce qui a été vécu, réalisé par le passé et repartir sur une nouvelle base. La renaissance est-elle seulement possible lorsque, à l'image de cette table brisée en mille morceaux, un corps a été humilié, soumis et abusé ? La patience et la minutie qui ont présidé à la reconstruction de cette table parlent du lent cheminement pour retrouver une identité après une telle violence physique et morale. Des tiges d'acier ont été incorporées à la structure de la table pour la stabiliser et servir de tuteur ; alors qu'ailleurs restent visibles ses cicatrices, faites de trous, d'éraflures qui témoignent du processus de réparation.



Anne Imhof, *Untitled*, 2022. Huile sur toile, 3 éléments.
Pinault Collection. Courtesy de l'artiste et de la Galerie Buchholz.



Luc Tuymans, *De Wandeling (The Walk)*, 1991. Huile sur toile.
Pinault Collection. © Luc Tuymans.

L'objet peut donc incarner l'histoire et la mémoire des victimes (Doris Salcedo, *Untitled*, 2023), les images les représenter. Mais la particularité des images, comme des textes, c'est qu'elles peuvent être détournées. Deux artistes de l'exposition, Luc Tuymans et Goshka Macuga, interrogent l'image comme archive et les réinterprétations qui peuvent en être faites.

Le Belge Luc Tuymans part d'une photographie d'archive pour la basculer dans le registre de la peinture en suivant un protocole fixe : rephotographier l'archive et peindre jusqu'à brouiller l'image originelle, et ce en un temps imparti. Pour *De Wandeling (The Walk)* (1991), l'artiste a extrait une image d'un film Super 8 probablement tourné par Eva Braun, maîtresse d'Adolf Hitler, dans lequel on voit le dirigeant nazi en promenade, en compagnie d'Albert Speer, l'architecte du III^e Reich, dans un paysage de neige, alors qu'ils séjournent dans la résidence du Bergof, dans les Alpes bavaroises. Ces deux silhouettes masculines, vues de dos, en train de contempler un paysage montagneux, peuvent évoquer les toiles romantiques du peintre Caspar David Friedrich. C'est donc l'ambiguïté des images que sonde Luc Tuymans, ainsi que les ondes qui en subsistent jusqu'à nous.

La peinture d'Anne Imhof exprime la déflagration du monde dans un nuage de fumée qui enflé et se répand sur toute la surface de la toile jusqu'à, probablement, contaminer l'espace qui la contient. Réalisé en 2022, ce triptyque sans titre et sans présence humaine semble reprendre le thème de l'Apocalypse que les artistes prophétisent régulièrement dans de saisissantes scènes, toujours inspirées des tragédies de l'histoire contemporaine (*Tenture de l'Apocalypse d'Angers*, fin 14^e siècle; xylographies de Albrecht Dürer, 1496-1498; John Martin, *The Great Day of His Wrath*, 1853; Otto Dix, *Triptyque de la guerre*, 1932). Le romantisme noir d'Anne Imhof a absorbé toute cette tradition picturale et livre une vision vertigineuse du monde à laquelle il paraît difficile d'échapper.

Les oiseaux de fer que l'homme lance dans les airs finissent par retomber et interroger notre prétendu progrès technologique, cause de la crise écologique que nous vivons (Wolfgang Tillmans, *Concorde L449-19, 21, 22, 23, 25, 27, 28*, 1997). Chez Wolfgang Tillmans, c'est l'empreinte carbone qui flambe en montant à bord du Concorde, tandis que les nuages menaçants d'Anne Imhof renvoient probablement à quelque catastrophe nucléaire, prompte à toucher le paysage et le transformer en « natures mortes » (Anne Imhof, *Untitled*, 2021). C'est aussi cette histoire que représente Luc Tuymans à travers *Eternity* (2021) : le tableau prend comme point de départ l'image du dôme de verre que Werner Heisenberg, physicien allemand qui est l'un des fondateurs de la physique quantique, réalisa dans son laboratoire en 1937 pour modéliser l'explosion d'une bombe à hydrogène, reproduite ici à une échelle monumentale qui dépasse de loin la taille de l'objet original. Heisenberg a dirigé les efforts de l'Allemagne pour produire des armes atomiques pendant la Seconde Guerre mondiale, bien que l'on ne sache pas s'il a aidé ou entravé cette entreprise. L'image indéterminée que donne Luc Tuymans de cet événement brouille la compréhension et les repères historiques.

Histoires de l'art et échos du monde



Marlene DUMAS, *Homage to Michelangelo*, 2012
et ***Le Monomane du commandement militaire*, 2013**
Pourquoi la peintre se réfère-t-elle à l'histoire de l'art ? Quels artistes cite-t-elle ? Que représentent ces deux toiles ? Comment l'art met-elle en scène ici deux états psychologiques ?

Marlene Dumas, *Homage to Michelangelo*, 1988.
Huile sur toile. Pinault Collection. © Marlene Dumas.
Courtesy Marlene Dumas; Frith Street Gallery,
London / Photo Peter Cox, Eindhoven.

Marlene Dumas, *Militaristic Monomaniac*, 2013.
Huile sur toile. Pinault Collection. © Marlene Dumas.
Courtesy Marlene Dumas; David Zwirner.



Maurizio CATTELAN, *Him*, 2012
Comment qualifier esthétiquement cette sculpture ? Et quelle surprise réserve-t-elle quand on s'en approche et qu'on en fait le tour pour mieux la dévisager ? Pourquoi l'artiste a-t-il voulu représenter ce personnage ?

Maurizio Cattelan, *Him*, 2001. Cire, cheveux, costume,
résine polyester, pigment. Pinault Collection.
© Maurizio Cattelan. Photo J.F. Molliere.



Mohammed SAMI, *One Thousand and One Nights*, 2022
Que rappelle ce tableau, par son titre et sa composition ? Pourquoi ce jeune peintre irakien a-t-il voulu évoquer ceci, et quel est le véritable sujet de son tableau ? Comment l'histoire de l'art vient-elle soutenir un sujet contemporain ?

Mohammed Sami, *One Thousand and One Nights*, 2022.
Technique mixte sur lin. Pinault Collection.
© Mohammed Sami.

« Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse et de grandeur, tant de vertus et de crimes ? », s'étonne Babouc dans *Le Monde comme il va* de Voltaire. Le spectre des sentiments humains a imprimé les arts : depuis plusieurs siècles, peintres, graveurs et sculpteurs ont transmis à la matière les expressions du cœur humain et mis en lumière l'ambivalence des passions. Le 17^e siècle a révélé toutes les nuances de l'âme, tant en philosophie (René Descartes, *Traité des passions*, 1649) qu'en théorie de la peinture (Charles Le Brun, *Expressions des passions de l'âme*, 1668). Deux siècles plus tard, ces idées vont infuser la psychiatrie et soutenir certaines démonstrations de cette science qui se structure à l'époque : il en va ainsi de la série de cinq portraits d'aliénés peints par Théodore Géricault entre 1819 et 1824.

La peintre néerlandaise d'origine sud-africaine Marlene Dumas reprend cette série en 2013 en réinterprétant notamment *Le Monomane du commandement militaire*. Marlene Dumas traite par la peinture les émotions (souffrance, extase, peur, désir) qui traversent les visages, habitent les corps. Il en va ainsi de son *Homage to Michelangelo* (2012) qui cite la dernière Pietà du sculpteur italien, la *Pietà Rondanini* (1552-1564) : le pathos, amplifié par l'aspect *non finito* de cette sculpture, tient à la composition non conventionnelle du groupe, puisque Marie, debout, soutient avec peine son fils mort dont le corps s'affaisse inexorablement, comme pour le ramener à la vie. Dans une toile de petit format, Marlene Dumas fait entrer cette scène extrêmement émouvante ; elle y concentre en quelques traits hâtifs, presque rugueux comme la pierre non polie, l'intensité de l'amour maternel et la douleur. *Losing (Her meaning)* (1988) renvoie probablement à Ophélie, personnage de la tragédie *Hamlet* de Shakespeare : la folie et le suicide de cette figure féminine ont inspiré peintres et sculpteurs romantiques et préraphaélites, d'Eugène Delacroix à John Everett Millais en passant par Jean-Baptiste Carpeaux ; chez Marlene Dumas, le corps noyé ne laisse plus voir son visage, le regard plonge dans l'eau grise de la peinture et nous échappe définitivement.

Une autre figure de l'exposition, comme le mannequin de bois de Martin Kippenberger, se dérobe dans un premier temps à notre regard : sa taille laisse présumer un enfant ; celui-ci se tient agenouillé, vraisemblablement pénitent, en costume, et tournant le dos au visiteur. L'identité de cette sculpture hyperréaliste intitulée *Him* (2001) se révèle après en avoir fait le tour : la stupeur et l'effroi saisissent le visiteur qui découvre alors le visage d'Hitler. Dans un corps d'enfant, l'artiste Maurizio Cattelan, volontiers irrévérencieux, a condensé le plus grand traumatisme du 20^e siècle : de la silhouette d'un jeune garçon il fait l'incarnation de la monstruosité. Le Surréaliste Victor Brauner avait réalisé en 1934 un portrait à charge du dictateur auquel il infligea des blessures irréparables (yeux crevés, bouche clouée, visage lacéré), et faisant de lui un grotesque personnage, stigmatisant ainsi la barbarie du nazisme. Maurizio Cattelan, lui, confronte l'inhumanité d'Hitler à l'innocence de l'enfance. Le plasticien italien s'est inspiré d'une nouvelle de Dino Buzzati, « Pauvre petit garçon », qui met en scène Dolfi, un enfant autrichien de cinq ans, malmené et battu par ses camarades. Maurizio Cattelan a reproduit la construction en chute de ce récit qui ne dévoile qu'à la fin l'identité du jeune protagoniste quand sa mère, sur le point de quitter le parc où jouait son fils, est saluée par un « Au revoir Madame Hitler » : alors le lecteur comprend que Dolfi n'est autre qu'Adolf Hitler enfant. La création de cette œuvre, à la fois sacrilège et caustique, a fait grand bruit au sujet de sa paternité : qui de Maurizio Cattelan, qui en a eu l'idée, ou de Daniel Druet, son sculpteur, en est véritablement l'auteur ? Rappelons que la collaboration artistique existait déjà dans les ateliers de Botticelli ou de Rembrandt et que seuls les maîtres signaient les toiles qui en sortaient ; aujourd'hui, il est fréquent que l'artiste pense l'œuvre mais en confie la réalisation à d'autres : ainsi, pour *Him*, grâce à la maîtrise de la technique de la cire pratiquée par Daniel Druet, Maurizio Cattelan obtient une réplique saisissante d'Hitler.

Les œuvres recèlent des images stratifiées, et un titre peut en cacher un autre : il en va ainsi du tableau du peintre irakien Mohammed Sami, *One Thousand and One Nights* (2022). Convoquer les *Mille et une nuits*, c'est faire entrer l'imaginaire du conte oriental aux récits enchâssés, de ses personnages et de leurs costumes dans une toile qui ne donne à voir qu'un ciel constellé. Ce dernier, justement, fait écho aux deux

versions de *La Nuit étoilée* (1888, Paris, musée d'Orsay; 1889, New York, MoMA) de Vincent Van Gogh: au lieu d'un bleu profond, travaillé par des touches en virgule caractéristiques du peintre, et parsemé d'étoiles vibrantes, Mohammed Sami plonge son récit dans un firmament étonnamment vert, sur lequel se détachent nuages et silhouettes d'immeubles de Bagdad.

La toile de Mohammed Sami, contrairement à ce qu'annonce son titre, ne parle pas de Shéhérazade, fille du grand vizir, qui, pour échapper à l'exécution qui l'attend, raconte chaque nuit au sultan une histoire dont la suite est reportée au lendemain, ni du suicide imminent de Van Gogh rongé par la solitude et un désespoir profond, mais elle raconte la guerre du Golfe: les lumières du ciel ne sont pas les étoiles qui bercent les nuits de Bagdad, mais celles des bombardements qui suspendent le souffle et la vie de ses habitants. Le vert du ciel est celui des lunettes à vision nocturne de l'armée américaine qui transforment la réalité. Mohammed Sami fait d'une image de guerre une toile stratifiée, où affleurent les lectures métaphoriques et les interprétations du réel. *One Thousand and One Nights* est une nouvelle peinture d'histoire qui raconte les nuits incertaines du peuple de Bagdad, comme de son illustre conteuse, entre angoisse et espoir du jour d'après.



Sturtevant, *Duchamp 1200 Coal Bags*, 1973-1992. Matériaux divers, dimensions variables. Pinault Collection.
Photo: Pierre Antoine. Courtesy du Musée d'art moderne de la Ville de Paris et de la Galerie Thaddaeus Ropac.

L'Américaine Sturtevant réactive elle aussi un moment de l'histoire, non pas un personnage comme pour Maurizio Cattelan avec la figure d'Hitler mais une exposition mythique, avec *Duchamp 1200 Coal Bags* (1973-1992) : à savoir, l'Exposition internationale du surréalisme qui se tint à Paris en 1938, à la galerie des Beaux-Arts de Wildenstein, et pour laquelle André Breton sollicite Marcel Duchamp pour réaliser la scénographie. Cette exposition ne devait pas être une simple rétrospective du mouvement mais plutôt un événement, une création à part entière. Spectaculaire et inédite dans l'histoire de l'art, elle fit date, en effet, grâce à Marcel Duchamp qui immergea les visiteurs dans un environnement déroutant. Sturtevant a choisi de recréer ici la salle principale de l'exposition : une grotte dont le plafond était recouvert de 1200 sacs de charbon suspendus au-dessus d'un brasero. Marcel Duchamp convoquait d'autres sens que la vue dans cette exposition : un haut-parleur diffusait le pas de l'armée allemande en parade, des rires hystériques enregistrés dans un asile psychiatrique, sans oublier les « odeurs du Brésil » annoncées dans le catalogue et qui correspondaient à l'odeur provenant d'un poêle électrique où du café était grillé. Le *reenactment*, la reconstitution, proposée par Sturtevant n'en est qu'une copie inexacte : certes l'artiste reproduit l'environnement précédemment cité et y présente les répliques de *ready-made* exposés par Marcel Duchamp en 1938, mais en ajoute d'autres qui n'y figuraient pas comme *Fountain*, *In Advance of the Broken Arm*, *Roue de Bicyclette*, sorte de rétrospective insérée dans cette reconstitution qui assume les différences et les pose même comme principe. D'ailleurs, Sturtevant réalise ses répliques à la main, de mémoire, sans rapport avec les objets récupérés et détournés par Marcel Duchamp.

Cette réappropriation est en réalité un hommage à Marcel Duchamp qui, avec *Pharmacie*, s'empara de l'œuvre d'un autre, par des ajouts minimes (deux touches de pinceau, sa signature et un nouveau titre), en s'amusant de la question de l'originalité, de l'authenticité de l'œuvre mais aussi de la signature et du statut d'artiste. Selon Sturtevant, Marcel Duchamp est devenu créateur en renonçant justement à la créativité.

Quelle image, finalement, renvoie ce miroir déposé comme par enchantement sur le sol de la Rotonde à la Bourse de Commerce? Quelle impression ferait aujourd'hui notre monde à un envoyé tel que Babouc? Peut-être que l'œuvre de Peter Fischli et David Weiss apporte une réponse: *Suddenly This Overview* (1981-2012) dit avec humour l'absurdité et la contingence de notre humanité. Notre monde est vu d'en haut, miniaturisé dans la glaise, et quelques événements historiques (ou non) en sont prélevés comme étant symptomatiques (du cinéma des Frères Lumière aux croquettes pour chien, en passant par l'accident de voiture de l'acteur américain James Dean ou la conception du physicien Albert Einstein par ses parents...).

Si, pour reprendre la formule de l'écrivain français Stendhal, « le roman est un miroir qui se promène sur une grande route » et qui « tantôt [...] reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des borbiers de la route », c'est cet état du monde que laissent entrapercevoir les œuvres présentées dans « Le monde comme il va ». L'art serait une forme de compréhension et de rédemption du monde, permettant de le déformer, le sublimer, le détourner, l'enrichir: une façon de s'y tenir debout et le repenser.

03 Biographies

Maurizio Cattelan

Provocation, irrévérence et dérision traversent l'œuvre de Maurizio Cattelan (né en 1960 à Padoue, en Italie), artiste majeur de la Collection Pinault et de l'histoire de l'art contemporain. Depuis une vingtaine d'année, ses nombreuses installations, sculptures et performances reprennent régulièrement des objets et des figures du monde réel, qu'il détourne et met en scène, le plus souvent avec une ironie macabre. L'artiste aime à flirter avec les limites de la perception et de la morale.

Peter Doig

Né en 1959 à Edimbourg (Écosse), Peter Doig grandit dans les Caraïbes et au Canada, avant de se former à Londres. Le caractère incommensurable de la nature et sa puissance métaphysique marquent ses toiles. Inspiré par le romantisme allemand, Edward Hopper, Edvard Munch, comme par les films d'horreur et la culture populaire, Doig peint des lieux indomptés, traversés de traces laissées par l'homme: habitations, canoës, silhouettes... Son vocabulaire, peint d'après une réalité altérée par la photographie, attribue à ses toiles un caractère énigmatique sous des traits presque naïfs. Professeur à la Kunstakademie de Düsseldorf, Doig fait dialoguer son travail avec celui de ses élèves, poursuivant l'histoire de l'école, légendaire matrice de la peinture contemporaine allemande.

Marlene Dumas

Peintre néerlandaise d'origine sud-africaine, Marlene Dumas s'attache depuis une trentaine d'années à représenter la figure humaine dans ce qu'elle a de plus nu. « Mon art se situe entre la tendance de la pornographie à tout révéler et le penchant de l'érotisme à cacher ce dont il est question », avance-t-elle. L'œuvre de Marlene Dumas traite de sujets sensibles, à travers des portraits d'hommes et de femmes habités par des émotions (souffrance, extase, peur ou désir) qui traversent les visages peints; aussi, de questions sociales et culturelles épineuses, telles que le genre et la ségrégation raciale. Pinault Collection lui a dédié une grande

rétrospective au Palazzo Grassi, à Venise, en 2022-2023, intitulée «Open-end».

Peter Fischli & David Weiss

Les artistes suisses Peter Fischli (né en 1952) et David Weiss (1946-2012), tous deux originaires de Zurich (Suisse), ont formé leur tandem en 1979. Avec humour et détachement, le duo envisage le rapport aux images qui nous entourent ainsi que les présupposés qu'elles véhiculent en ayant recours à de nombreux médiums tels que la vidéo ou la sculpture en trompe-l'œil. Portées par un regard excentrique invitant à considérer la société contemporaine de manière décalée, leurs œuvres s'imprègnent d'une esthétique populaire et quotidienne, comme celle du supermarché ou des animaux de compagnie, peuplant leur univers.

General Idea

Composé des artistes canadiens Felix Partz (1945-1994), Jorge Zontal (1944-1994) et AA Bronson (né en 1946), le collectif canadien General Idea a développé entre 1969 et 1994 un œuvre questionnant profondément le statut des images au sein d'une société de consommation. Par l'humour, l'appropriation et le détournement, le groupe subvertit les formes de culture populaire afin d'éveiller les consciences sur d'importants problèmes sociétaux comme l'épidémie du sida. Au travers de productions tentaculaires faites, entre autres, d'installations, d'éditions, de photographies et de performances, le trio canadien puise dans l'imaginaire créatif nourri par les communicants, journalistes et publicitaires, pour, de manière paradoxale, s'en servir tout en le démontant.

Robert Gober

Originaire du Connecticut, Robert Gober (né en 1954) rattache ses souvenirs d'enfance à des objets de prime abord anodins mais à l'apparence troublante. En donnant une forme aux images évocatrices qui hantent son esprit, il livre un œuvre protéiforme qui questionne la sexualité, la religion, les relations humaines et la nature. L'évocation du souvenir est indissociable chez Robert Gober d'une démarche

artisanale. Ses œuvres naissent d'une production manuelle méticuleuse qui implique une grande diversité de matériaux tels que la cire, le plâtre, le papier journal. Sa grande maîtrise sculpturale lui permet d'exprimer une forme d'aliénation de l'objet au travers d'un réalisme déconcertant.

Damien Hirst

Chef de file des Young British Artists, Damien Hirst est né en 1965, à Bristol (Royaume-Uni). L'œuvre qu'il élabore depuis la fin des années 1980 met en lumière les relations profondes entre art, sciences et religion, dont l'expérience humaine et sa destinée funèbre fondent un socle commun. Cette exploration des différentes dimensions de la mort — clinique, symbolique et spirituelle — se déploie par l'installation, le dessin, la sculpture et la peinture. Par ses œuvres emblématiques et spectaculaires, l'artiste déconstruit les systèmes de croyance et de valeur de nos sociétés contemporaines. En 2017, une exposition intitulée « Treasures from the Wreck of the Unbelievable » lui a été consacrée par Pinault Collection, à Venise, au Palazzo Grassi et à la Punta della Dogana.

Anne Imhof

Au sein d'un œuvre total et polyphonique, la peinture occupe une place essentielle dans la pratique d'Anne Imhof, née en 1978 à Giessen (Allemagne). Elle remporte le Lion d'or de la Biennale de Venise en 2017 pour la meilleure participation nationale en tant que représentante de son pays d'origine, grâce à sa performance *Faust*. Entrecroisant des thèmes comme la fuite du temps, le rapport à l'espace et la dualité entre vivant et inerte, la radicalité de son œuvre s'emploie à souligner l'intensité et la fugacité du monde contemporain.

Kimsooja

Née en 1957 à Taegu (Corée du Sud), Kimsooja développe un œuvre qui transcende les frontières géographiques et artistiques, en ne se refusant aucun médium. Artiste nomade attachée aux questions de l'exil, de la mémoire collective et de l'espace urbain, elle se proclame « femme aiguille » et connaît un essor international dès la fin de ses études de peinture à Séoul et de gravure à Paris. Ses premières œuvres font appel au tissu,

son matériau de prédilection, du fait de ses possibilités plastiques, de sa connotation culturelle et de son ancrage dans une pratique traditionnelle. À partir de la fin des années 1990, elle croise performance et vidéo, documentant les espaces et les foules au milieu desquels elle demeure figée, allongée ou de dos, conciliant voyage et immobilité.

Martin Kippenberger

Dès la fin des années 1970, l'artiste allemand originaire de Dortmund Martin Kippenberger (1953-1997) a produit tous azimuts, en grande quantité, sans hiérarchie. Par sa prolifération et son éclectisme — peinture, sculpture, installation, gravure, collage, musique, écriture, commissariat d'expositions —, son travail est aussi éclaté que sa démarche est singulière. Martin Kippenberger, qui a reçu l'enseignement de Sigmar Polke, formule tôt dans sa carrière artistique la volonté de ne pas adopter un style identifiable. Il n'a de cesse, depuis lors, d'expérimenter tous les supports et de varier les modes de production. Disparu prématurément en 1997, Kippenberger aura établi un œuvre protéiforme à l'influence considérable, qui infuse encore aujourd'hui chez les contemporains.

Kiki Kogelnik

Née à Bleiburg (Autriche), Kiki Kogelnik (1935-1997) étudie à l'Académie des beaux-arts de Vienne avant de se détourner de l'abstraction européenne et de s'installer à New York au début des années 1960 auprès d'une communauté d'artistes, dont Jasper Johns, Roy Lichtenstein, Claes Oldenburg et Andy Warhol sont les représentants. À une époque marquée par la conquête spatiale et la guerre froide, Kogelnik est fascinée par les incertitudes et les possibilités d'un avenir axé sur la technologie et l'évolution de la représentation des femmes. Ses peintures et dessins dépeignent des corps transformés et démembrés par la technologie, des avatars augmentés mécaniquement. Par la suite, son œuvre entre en résonance avec les contre-cultures punk et no wave.

Jeff Koons

Maître incontesté du kitsch, Jeff Koons (né en 1955 en Pennsylvanie, aux États-Unis) est une figure incontournable de l'art contemporain que François Pinault

collectionne depuis de nombreuses années. Ses réalisations, mues par une «esthétique de la communication», constituent de véritables objets fétiches qui interrogent le lien entre art et consommation.

Jeff Koons se consacre à l'art au milieu des années 1980, après avoir étudié au Maryland Institute of Art et exercé le métier de courtier à Wall Street. Inspirées du ready-made, du Pop Art d'Andy Warhol et de l'imagerie populaire américaine, ses premières séries représentent les objets du quotidien comme les appareils électroménagers ou jouent avec les références de l'histoire de l'art et de la décoration. Plusieurs expositions majeures lui ont été consacrées ces dernières années, notamment au château de Versailles (2018-2019) et au Mucem (2021).

Bertrand Lavier

Horticulteur de formation, Bertrand Lavier est né en 1949 à Châtillon-sur-Seine (France). Il entretient, depuis le début de sa carrière artistique dans les années 1970, un goût prononcé pour l'hybridation. Mêlant imagerie populaire, ready-made duchampien et intérêt pour les objets du quotidien, sa démarche singulière transcende les catégories traditionnelles de l'art. Brouillant les frontières entre peinture, sculpture et installation, l'œuvre de Bertrand Lavier se joue des codes et interroge avec humour les mécanismes d'attribution de valeur inhérents au monde de l'art. La Collection Pinault conserve plusieurs sculptures de cet artiste d'envergure internationale, qui ont notamment été présentées en 2021-2022 dans les vitrines de la Bourse de Commerce, à Paris.

Goshka Macuga

Curatrice, chercheuse et scénographe, Goshka Macuga est née en 1967 à Varsovie (Pologne). Elle construit sa pratique artistique à partir de documents d'archives, de recherches historiques et scientifiques, de films, de photographies. Son matériau premier est la documentation qui informe l'histoire, la politique, la sociologie et l'ethnographie, qu'elle associe à ses propres images ou aux œuvres d'autres artistes. En juxtaposant réalité documentée et vision personnelle, elle crée des compositions dotées de différents niveaux de lecture. Une démarche archivistique est au cœur

des installations de Macuga, qui entame chaque projet par une période de recherche approfondie.

Sigmar Polke

Ayant bénéficié d'une rétrospective dédiée en 2016 au Palazzo Grassi, à Venise, Sigmar Polke fait partie des figures majeures ayant contribué à l'essor de l'art contemporain. L'artiste allemand, né en 1941 dans l'ancienne ville de Oels (Silésie, aujourd'hui Pologne), fonde dans les années 1960 le réalisme capitaliste avec Gerhard Richter et Konrad Lueg. Au sein de ce mouvement faisant ironiquement écho au réalisme socialiste et répondant au Pop Art américain, il s'intéresse à la symbolique matérialiste du miracle économique allemand. Par la suite, il effectue des peintures tramées, sur labase d'images récupérées, agrandies et peintes point par point. Dans les années 1980, son œuvre se caractérise par une expérimentation sur les pigments. Tel un alchimiste moderne, Polke utilise des couleurs oubliées comme le lapis-lazuli et crée des alliances osées de matières, allant jusqu'à développer une peinture thermosensible.

Doris Salcedo

Née à Bogota (Colombie) en 1958, Doris Salcedo est une artiste dont la production se concentre essentiellement autour de sculptures et d'installations ayant trait à la mémoire collective et la violence individuelle — tant physique que psychologique. Proche de la sensibilité de Joseph Beuys, son œuvre est soutenue par des objets domestiques tels que des meubles ou des vêtements, qui font référence à l'instabilité politique et les conflits armés de son pays, dans lesquelles elle est immergée.

Mohammed Sami

Né en 1984 (Baghdad, Irak) Mohammed Sami a émigré en Suède en 2007, avant de s'installer à Londres où il a étudié les beaux-arts. Ses peintures ont souvent pour point de départ des souvenirs dans des espaces imaginaires. Aucune figure n'est représentée, mais des traces et des présences fantomatiques occupent ses toiles.

Cindy Sherman

Artiste phare de la Collection Pinault dont plusieurs séries historiques ont été

présentées lors de l'exposition inaugurale de la Bourse de Commerce, Cindy Sherman est née en 1954 à Glen Ridge (New Jersey, États-Unis). Réalisant des corpus photographiques dans lesquelles elle endosse plusieurs personnalités devant et derrière l'objectif, elle joue à la fois le rôle du sujet et du photographe. « Gamine, je jouais à me déguiser, et même lorsque j'étais étudiante, je portais tout ce maquillage. Je voulais voir jusqu'à quel point je pouvais me transformer », affirme-t-elle. À travers ses autoportraits, l'artiste interroge la place de la femme et sa représentation dans la société contemporaine, notamment par une critique de l'image et du rôle assignés à l'Américaine de la classe moyenne des années 1960 et 1970.

Sturtevant

Originaire de Lakewood dans l'Ohio (États-Unis), Sturtevant (1926-2014) a adopté un rapport critique au système de l'art et à la notion d'auteur. À partir des années 1960, elle réalise des répliques minutieuses, exécutées de mémoire, d'œuvres d'artistes marquant le 20^e siècle: Warhol, Johns, Duchamp, Beuys ou Gonzalez-Torres. En outrepassant le droit de reproduction, l'artiste américaine révolutionne la question de l'originalité et de la signature, notions désormais omniprésentes dans le champ de l'art. Pour réaliser ces copies, qu'il s'agisse de peinture, photographie, sculpture, vidéo ou installation, Sturtevant en apprend avec rigueur les techniques originales jusqu'à être en mesure de les reproduire de manière extrêmement précise mais avec quelques inexactitudes persistantes.

Pol Taburet

D'origine guadeloupéenne, Pol Taburet est né en 1997 à Paris (France). Diplômé de l'École nationale supérieure d'art de Paris-Cergy, le jeune artiste développe dans ses œuvres une mythologie à la fois personnelle et collective, affranchie de tout repère temporel: Taburet s'inspire aussi bien des cultes insulaires anciens, des croyances caribéennes que de la culture contemporaine. Par une peinture figurative qui se caractérise par un emploi de couleurs vives, souvent primaires, l'artiste peuple ses toiles d'étranges personnages, plantés dans des décors aux perspectives indéterminées.

Wolfgang Tillmans

Né en 1968 à Remscheid, en Allemagne de l'Ouest, Wolfgang Tillmans est un photographe dont le corpus protéiforme regroupe une multitude de sujets présentés côte à côte, pour former un ensemble de constellations, où s'entrecroisent relations humaines, fragments de nature et moments de vulnérabilité. Également musicien, commissaire d'exposition et militant pour des causes aussi variées que l'accès au logement, les luttes antiracistes et les droits de la communauté LGBTQIA+, il collabore, à partir des années 1980, avec plusieurs revues de mode et se fait connaître pour ses photographies de la culture rave et de la génération post-punk. À partir des années 1990, il commence à produire des mises en scène, qu'il présente sans distinction face à ses œuvres dites « spontanées », au sein d'expositions dont il conçoit lui-même les dispositifs de présentation.

Salman Toor

Jeune artiste présent dans la Collection Pinault, Salman Toor est né en 1983 et a grandi à Lahore (Pakistan) dans un contexte généralement homophobe. Désormais naturalisé américain, et établi à New York, il met en jeu dans son travail la vulnérabilité de l'identité, le dédoublement, l'anxiété ou l'appréhension de l'image que l'on renvoie de soi. Avec une tonalité queer, il explore les désirs et les espoirs propres à son histoire personnelle d'immigration, dans une peinture peuplée de personnages à la fois comiques et tragiques.

Rosemarie Trockel

Auteure d'un œuvre à la fois subtil et provocateur, Rosemarie Trockel, née en 1952 à Treckel (Allemagne), met en scène la banalité et l'intimité, souvent avec humour. Usant de nombreux médiums dont le dessin — son mode d'expression privilégié —, la peinture, la sculpture et la vidéo, elle développe une production singulière, subversive et féministe, qui a ouvert la voie à toute une génération d'artistes femmes. Cherchant à échapper aux normes, elle se passionne pour la thématique de la métamorphose et de la mutation afin de témoigner de l'instabilité des conventions sociales. Trockel aime à créer de nouvelles formes dans ses installations en détournant les symboles politiques et sociaux.

Luc Tuymans

« Philosophe-voyou de la peinture contemporaine », selon le critique Jarrett Earnest, Luc Tuymans (né en 1958, à Mortsels, en Belgique) s'est imposé comme un acteur majeur de la scène internationale actuelle. Ses tableaux figuratifs, dialoguant avec la photographie et l'histoire de l'art, interrogent radicalement la condition humaine au travers de sujets violents. Son approche de l'image le rapproche des démarches de Gerhard Richter et de Marlene Dumas: il choisit des images d'archives issues des médias, du cinéma ou encore trouvées sur Internet, qu'il photographie ensuite avec son smartphone ou son Polaroid. Ce qu'il peint ensuite apparaît de plus en plus énigmatique, mystérieux, comme suspendu dans le temps. En 2019, Pinault Collection lui a consacré une grande exposition monographique intitulée « La Pelle » au Palazzo Grassi, à Venise.

Liu Wei

Né en 1965 à Pékin (Chine), Liu Wei appartient à une génération d'artistes ayant grandi dans les années 1970, période d'urbanisation et de changements environnementaux et sociétaux accélérés. Considéré comme l'une des figures majeures du réalisme cynique — mouvement artistique satirisant des réalités socio-politiques à l'encontre des idéologies dominantes —, l'artiste a souvent mis en scène les déviances du monde contemporain par le biais de la peinture, l'installation, le dessin ou encore la sculpture.

Frank Walter

Frank Walter est né en 1926 à Antigua, dans les Caraïbes. Métisse et descendant à la fois de propriétaires d'esclaves d'ascendance européenne et d'esclaves, il sera à 22 ans le premier homme de couleur à devenir manager d'une plantation sur l'île. Victime de racisme et de discrimination lorsqu'il séjourne en Europe en 1953 pour se former aux nouvelles technologies agricoles, il retourne à Antigua avec une santé fragilisée et s'emploie à la photographie, la peinture et la sculpture. Il meurt en 2009 et l'ampleur de son travail est alors découverte.

Franz West

À travers un travail essentiellement sculptural, Franz West (1947-2012) interroge les manières d'appréhender un objet artistique en invitant souvent l'observateur à interagir. Ce dernier ainsi amené à toucher, voire à manipuler et utiliser, devient un participant actif faisant corps avec les créations anthropomorphes complexes de l'artiste originaire de Vienne (Autriche), profondément ancrées dans l'actionnisme viennois et le Performance Art des années 1960 et 1970. À New York, le MoMA lui dédie sa première exposition monographique en 1997.

Christopher Wool

Le travail composite de Christopher Wool, né en 1955 à Chicago (États-Unis), met la peinture au cœur d'expérimentations nourries par les médias de la culture de masse. Mariant diverses techniques de reproduction, Wool peint, répète, juxtapose et réduit, dans une veine conceptuelle et minimaliste. En résulte un œuvre qui éclaire le questionnement permanent de l'artiste sur sa pratique créative. Marqué par l'énergie urbaine new-yorkaise des années 1980, il concrétise d'abord l'union entre art urbain et création en studio avec des œuvres figuratives percutantes, avant de tendre à la liberté formelle au travers de compositions abstraites monumentales. Les recherches de Wool le mènent plus récemment à la sculpture.

Sun Yuan & Peng Yu

Connus pour leurs œuvres aussi provocatrices que controversées, Sun Yuan et Peng Yu, respectivement nés en 1972 et 1974, comptent parmi les artistes les plus engagés dans la scène contemporaine chinoise. Formé à la Central Academy of Fine Arts de Pékin, le duo s'est institué dès la fin des années 1990. Ses installations, souvent interactives, utilisent des matériaux non conventionnels et explorent des thèmes sensibles comme la mort, la vieillesse et la violence, n'hésitant pas à confronter le regardeur à des scénarios perturbants et à défier tant les systèmes politiques que l'autorité sociale.

04 Ressources pédagogiques

Les ressources en ligne

Des ressources pédagogiques sont à disposition pour préparer au mieux votre visite, mais aussi pour la prolonger et poursuivre la réflexion engagée suite à la découverte du lieu et des expositions.

Retrouvez l'ensemble des ressources sur le site internet de la Bourse de Commerce: www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce, et sur la page dédiée au public « Éducation » : www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce/publics/education

Des visuels ainsi que des notices d'œuvres de la Pinault Collection sont disponibles sur: lesoeuvres.pinaultcollection.com/nav

L'app en ligne, gratuite et sans téléchargement, est une application d'aide à la visite qui propose des pistes sonores pour tout savoir de l'histoire de la Bourse de Commerce ainsi que des audio commentaires autour des expositions, accessibles via le lien: visite.boursedecommerce.fr

Les outils de médiation digitale

Aborder les œuvres autrement avec le parcours audio

Nous vous invitons à parcourir l'exposition, guidés par les voix de:

Jean-Marie Gallais, conservateur, Pinault Collection

Emma Lavigne, conservatrice générale, directrice générale, Pinault Collection

Peter Fischli, Artiste

Peter Doig, Artiste

Kimsooja, Artiste

Wolfgang Tillmans, Artiste

Aborder les artistes autrement avec les podcasts

Coproduits par la Bourse de Commerce — Pinault Collection et Binge Audio, la série de podcasts intitulée « Ça a commencé comme ça » vous invite à découvrir les démarches artistiques poétiques et engagées d'artistes phares de l'art de notre temps. Ils proposent 20 minutes d'immersion sonore par épisode, pour voyager auprès des artistes, des œuvres, des époques, des scènes artistiques, en explorant leurs moments clés et leur singularité.



PODCASTS EN LIEN AVEC L'EXPOSITION « LE MONDE COMME IL VA »

Épisode n°1 Maurizio Cattelan

Mieux vaut en rire. Difficile d'être impassible face aux interventions de Maurizio Cattelan, aux « pièges » qu'il tend à ses visiteurs. Ironiques, féroces, embarrassantes, ses œuvres appuient là où ça fait mal. L'artiste italien manie l'art de la provocation comme personne : ce jour-là, comme des personnalités du monde de l'art, vous voici invités à venir dîner dans une décharge sicilienne...

[Écouter sur Spotify](#)

Épisode n°6 Martin Kippenberger

« Le mot artiste est trop limité ». Dès l'âge de 18 ans, Martin Kippenberger quitte le domicile familial et expérimente la vie nocturne, les voyages, la sexualité, la drogue. Sa vie personnelle et sa vie d'artiste vont dès lors être intimement liées : Martin s'investit de tout son être dans toutes les œuvres qu'il crée. Des livres, des posters, des photographies, des installations, des peintures, des dessins ou des sculptures... L'énergie de Kippenberger semble aussi inépuisable que chaotique. Il restera toujours insaisissable, « trash » pour certains, et génie pour d'autres.

[Écouter sur Spotify](#)

Épisode n°14 Robert Gober

Depuis ses débuts dans les années 1980, Robert Gober propose des œuvres toujours déroutantes. Elles puisent dans le banal des objets du quotidien, dans notre environnement le plus familier, mais affrontent et de renversent les codes et tabous de notre société. D'ailleurs, après avoir écouté l'histoire de Robert Gober, difficile de voir votre évier comme avant...

[Écouter sur Spotify](#)

Épisode n°19 Cindy Sherman

Comment la mise en scène de soi peut-elle en dire plus sur le monde que sur nous-même ? Cindy Sherman, née en 1954 dans les environs de New-York, est une artiste photographe conceptuelle. Dans ses clichés, elle figure seule, met en scène son image et entre dans la peau d'une multitude de personnages, autant d'allégories de la société américaine. L'origine de son inspiration c'est cet album photo éponyme « A Cindy's Book » constitué alors qu'elle n'avait que 10 ans. On y retrouve des photos de sa famille et d'elle-même sous lesquelles elle a inscrit une phrase désormais symbolique de son art : « C'est moi. ». Puis naît l'idée de poser grimée et déguisée pour mieux parler des autres et du monde qui l'entoure.

[Écouter sur Spotify](#)

05. Nous avons hâte de vous accueillir

La Bourse de Commerce présente un programme régulièrement renouvelé d'expositions thématiques, monographiques et de cartes blanches. Ce programme est disponible sur www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce/programme?type=expo

Pour rester informé des actualités, abonnez-vous à la newsletter Éducation sur la page dédiée :
www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce/publics/education

INFORMATIONS PRATIQUES

Ouverture

Du lundi au dimanche jusqu'à 19h
Nocturne le vendredi jusqu'à 21h
Le premier samedi du mois, nocturne gratuite de 17h à 21h
Fermeture le mardi et le 1^{er} mai.

Horaires pour les groupes éducatifs

Les groupes sont accueillis toute la semaine aux horaires d'ouverture au public, et des matinées (9h-11h) leur sont réservées pour des conditions de visite privilégiées.

Comment réserver ?

En ligne, par carte bancaire, sur billetterie-groupes.pinaultcollection.com

- 1) Choisissez la visite souhaitée
- 2) Sélectionnez la date et l'horaire de votre visite
- 3) Choisissez la thématique
- 4) Renseignez les informations du groupe
- 5) Sélectionnez le forfait/les frais de réservation et le nombre prévu de participants
- 6) Connectez-vous ou créez-vous un compte professionnel
- 7) Procédez au paiement par carte bancaire en ligne

Vous pouvez accéder à votre réservation et imprimer vos billets à tout moment dans votre compte professionnel.

Par téléphone au +33 (0)1 55 04 60 70, pour régler par carte bancaire, chèque, virement ou mandat administratif

Consultez nos Conditions générales de vente :

<https://www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce/cgvgroupes>

Retrouvez nos offres éducatives sur la plateforme ADAGE.



Contactez-nous

Par mail à groupes@pinaultcollection.com

Par téléphone au +33 (0)1 55 04 60 70 (du lundi au vendredi de 10h à 17h)

LES TARIFS DES GROUPES ÉDUCATION

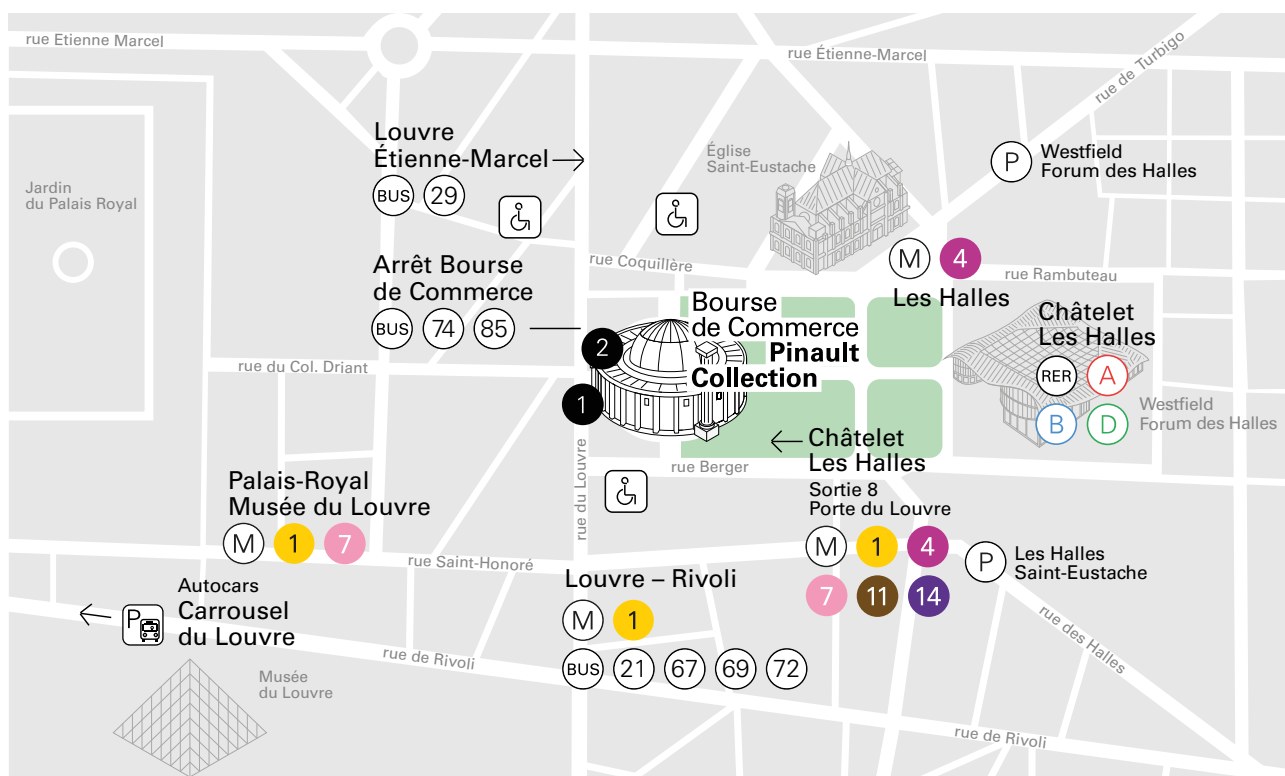
	Accompagnés par un médiateur-conférencier				En autonomie	
	Visite guidée		Atelier		Visite libre	
	Nb max participants*	Tarif	Nb max participants	Tarif	Nb max participants	Tarif
Scolaires	35	75€	25	100€	35	30€
Étudiants	35	75€			35	30€
Champ social	20	35€	20	50€	20	15€
Accessibilité	20	35€	20	50€	20	gratuit

*Accompagnateurs compris. Les audiophones, à partir du collège, sont inclus dans le prix de la visite.

VENIR AU MUSÉE

Accès

La Bourse de Commerce se situe au 2 rue de Viarmes, 75001 Paris.



1 Information-Tickets 2 Entrée principale / Main entrance

Modalités d'arrivée des groupes éducatifs

Pour encadrer la visite de groupes Éducation, la Bourse de Commerce demande l'assistance minimum :

- d'un accompagnateur pour 8 élèves pour les classes de maternelle ;
- d'un accompagnateur pour 15 élèves pour les classes élémentaires ou centres de loisirs ;
- de deux accompagnateurs pour 30 élèves pour les classes de collège ;
- d'un accompagnateur pour 30 élèves pour les classes de lycée et étudiants.

Avant votre visite, nous vous prions d'imprimer ou de télécharger vos billets disponibles depuis votre compte professionnel.

Le jour de votre visite :

Nous vous remercions de vous présenter sur place 15 minutes avant l'horaire de début de visite.

- Si vous avez réservé une visite libre et que vous souhaitez acheter les billets manquants pour les membres de votre groupe, rendez-vous à l'Information-Tickets, notre espace d'accueil et de billetterie situé en face de l'entrée du musée, au 40 rue du Louvre.
- Empruntez la file prioritaire pour accéder au musée, présentez les billets des membres de votre groupe, puis rendez-vous à l'Accueil des groupes au sous-sol -2 pour commencer votre visite.

En 2024, la Bourse de Commerce a obtenu le label Tourisme & Handicap attribué aux professionnels du tourisme s'engageant dans une démarche ciblée sur l'accessibilité pour tous.



2, rue de Viarmes
75 001 Paris

Ouverture du lundi au dimanche de 11h à 19h
Fermeture le mardi
Nocturne jusqu'à 21h le vendredi

t 01 55 04 60 60
info.boursedecommerce@pinaultcollection.com

Pour rester informé(e) des offres pour les groupes dans un cadre éducatif,
inscrivez-vous à notre newsletter Éducation.

pinaultcollection.com

